



## Mémoire Vivante du Plateau d'Avron

# La Gazette

Janvier 2008

### ÉDITORIAL

A tous, je souhaite du plus profond de moi-même, une bonne année 2008. Qu'elle vous trouve heureux de vivre, vaillants, avec des projets plein la tête et de l'amitié plein le cœur. Malgré certains moments de morosité ambiante, tout n'est pas rose sur notre pauvre terre mais cela l'a-t-il jamais été ? Sachez garder votre optimisme, voir le positif et espérer.

Vous êtes de plus en plus nombreux chaque année à nous rejoindre et à prendre des responsabilités dans notre association. J'en suis très heureuse. Il est agréable de replonger dans nos souvenirs, de retrouver, au travers de l'histoire de toutes ces époques que nous avons traversées, notre jeunesse. Il est encore plus chaleureux de partager de grands moments d'amitié, de convivialité, de retrouver ou de découvrir les autres, de s'amuser.

Nous avons besoin de chanter, de rire, c'est parait-il le « propre de l'homme », c'est en tous cas un gage de bonne santé et ce n'est ni taxé, ni déconseillé par toutes nos instances médicales et gouvernementales.... ! Alors, usons-en, abusons-en !

La Mémoire Vivante, c'est nous, et plus nous serons nombreux, plus elle sera vivante. L'évocation d'un souvenir provoque l'émulation, stimule les neurones et fait ressurgir du fond de notre inconscient des souvenirs enfouis, des images que l'on croyait à jamais disparues.

Elle fait aussi se rencontrer des anciens copains, permet de s'en faire de nouveaux, de mêler les générations, de partager nos connaissances, nos talents et vous êtes nombreux à en avoir !

Encore une fois, tous mes vœux, mes Amis !

Annie PITOLET



### NOËL D'ANTAN

Le 25 décembre approchait à grands pas. Nous, enfants, nous nous en apercevions tous à l'école car notre instituteur nous faisait écrire la date du jour au tableau noir. Les parents en parlaient entre eux, la radio n'était pas en reste et les vitrines s'illuminaient.

Un certain magasin me voyait passer de longues minutes devant sa devanture, il s'agissait bien sûr du « Bazar d'Avron ». Il présentait entre autres, deux petits lutins assis à cheval sur un tronc d'arbre monté sur crémaillère qui en descendant, balançait les petits bonshommes.

Il y avait là d'autres jouets bien plus beaux et plus chers aussi mais c'est celui-là que j'avais repéré. Peut-être que je l'estimais en rapport avec le budget de mes parents.

Quelle ne fut pas ma déception le jour où il disparut, peut-être vendu ? Une idée folle me vint en tête. Je courus jusqu'à la maison, ouvris l'armoire de mes parents et entrevis avec soulagement entre deux draps le sourire grimaçant d'un lutin. Le coup du Père Noël avait bien fonctionné et j'avais eu raison de parler de ce jouet à mes parents en leur laissant ignorer mon incrédulité en ce domaine. Et puis, cela leur faisait tellement plaisir !!!!

Mon père étant ébéniste de métier, cela lui permettait de me confectionner des jouets en bois à ses moments perdus. L'année d'avant, il m'avait offert un train de 70 centimètres avec une locomotive et deux wagons. Quelle merveille !!! Ce dernier trône encore aujourd'hui sur le haut de mon armoire.

Mon père, qui était également chargé comme tous les ans de confectionner la crèche de notre église, rassemblait le matériel, des caisses, de la mousse pour les recouvrir, la baladeuse pour l'illumination, portée avant chez Raymond Teinturier, notre électricien, pour vérification.

Avec cette crèche, il avait même atteint une certaine renommée car des personnes qui n'étaient pas du Plateau, montaient pour la voir. Entre autres, une dame qui demeurait au Perreux, venait avec sa petite fille aux nattes blondes... Mais à ce moment-là, j'étais loin de me douter que cette fillette deviendrait plus tard mon épouse !

Jean-Pierre BRÉDA.

**Noël** était avant tout pour nous le début d'une semaine de vacances et lorsque nous avions la chance d'avoir de la neige, c'était vraiment merveilleux ! C'était un vrai Noël !

Fête religieuse pour la plupart des Avronnais, ce jour-là était aussi pour tous une journée toute particulière, la journée des enfants.

Avant, pendant et après guerre, les jouets étaient rares sauf pour quelques privilégiés mais cela ne nous attristait pas pour autant et nous attendions la venue du Père Noël avec impatience. Nous lui écrivions, nous faisons des efforts dans notre conduite, notre travail, pour lui prouver notre bonne volonté et nous rêvions, nous espérions !

La plupart des maisons avait une cheminée et il était d'usage de déposer ses souliers au pied de celle-ci. Je me souviens de l'angoisse qui me serrait la gorge quand je faisais ce geste. Pour le remercier de se déplacer pour moi, je déposais à côté de mes galoches un verre de vin chaud (ceci bien entendu avant-guerre car ce breuvage a ensuite pratiquement disparu) et j'étais toute heureuse au petit matin de constater qu'il avait contribué à réchauffer le vieil homme au cours de sa longue tournée, le verre étant vide. Je me disais aussi de par devers moi que si chacun en faisait autant, il ne devait pas être beau à voir à la fin de la nuit ! Je chassais bien vite cette pensée blasphématoire au cas où il aurait été télépathe car je n'aurais pas voulu le fâcher, ce n'était vraiment pas le soir !

Ces affres étaient, je crois, les mêmes pour nous tous et nombreux ceux qui étaient déçus de ne pas trouver ce que pourtant modestement, ils avaient espéré. Cependant, c'était déjà merveilleux de recevoir une orange, ce fruit exotique gorgé de soleil que nous tenions au creux de nos mains avec respect et dont nous retardions le plus possible l'instant de le savourer. Cela faisait durer le plaisir.

Le père d'une de nos camarades est décédé en Sologne un 22 décembre. Des amis du Plateau sont venus voir cette famille ce jour-là et ont apporté une orange à chacun des cinq enfants. C'est à cette occasion qu'elle a reçu son premier cadeau. Le deuxième a été une toupie que son frère lui a offerte lorsqu'elle a eu une congestion pulmonaire. En dehors de ces deux circonstances, c'est tout ce qu'elle a reçu au cours de son enfance mais elle n'en a pas ressenti de manque, elle avait comme nous tous une imagination débordante. Une boîte de sardine vide devenait tour à tour, lit, poussette, landau pour les petites poupées qu'elle confectionnait avec des bouts de chiffon.

Marie, elle, avait cueilli dans son jardin (pas à Noël évidemment) une grosse courgette de la taille d'un nouveau-né. Elle l'enveloppait dans des linges et la berçait tendrement. Elle a donné beaucoup d'amour à sa cucurbitacée qu'elle avait baptisée « Bébé » !

Lina a reçu à un Noël, une crèche habitée de sujets en plomb. Odette, plus gâtée, a reçu un jouet chaque année ainsi que ses frères jusqu'au jour malencontreux où ils ont avoué ne plus croire au Père Noël. A dater de ce jour, ils ont reçu des choses utiles.



Personne, sauf Georges n'a eu de sapin de Noël. Il faut dire que dans notre région, ce n'était pas la mode. Lui, a pu jouir de cette coutume avant l'heure car sa tante était Allemande et elle recevait chaque année pour cette occasion, un petit épicéa de sa famille. C'était avant-guerre, bien sûr !

Denise, elle, désirait plus que tout en avoir un. Elle en rêvait tellement qu'un jour d'hiver, elle est allée cueillir ça et là, des branches de conifères et heureuse comme tout, a ramené sa récolte à sa mère en disant : « Je veux un sapin ! » - « Mais qu'est-ce que je vais faire avec cela ? » Pour cette mère de famille, si on allait chercher du bois, c'était pour le brûler ! Aussi, au premier Noël de ses enfants, Denise a enfin réalisé son rêve !



Jean se souvient avoir reçu après guerre, une petite ferme avec des animaux en plomb. Guy, lui, a eu un jeu de construction en bois. René a été plus gâté que les autres. Sa mère faisait des ménages dans une famille très aisée, le père était banquier à la Villette. D'âge avec ses enfants, il a reçu des cadeaux merveilleux : voiture à pédales, tricycle, tous les ans, il avait quelque chose, même par ses parents, il a toujours eu un cadeau.

Nous allions tous à la sortie de l'école bailler d'admiration devant la vitrine du Bazar, sur la Place. Annie, passait des heures devant une crèche en carton bouilli, elle n'avait jamais rien vu de plus beau. Sa grand-mère qui avait remarqué son manège a puisé dans ses maigres économies et jamais cadeau ne fut plus apprécié. Depuis, trois générations l'ont vue avec émotion au pied du sapin et pourtant, ce n'était pas une œuvre d'art !

Avant guerre, il y a eu une fête à la Salle des Fêtes, le Père Noël ayant pu se libérer ce jour-là. Les enfants montaient chacun leur tour sur l'estrade et recevait en plus d'une bricole (il me semble !), un baiser ou une caresse du vieil homme chenu, tout de rouge vêtu. Une petite fille, quand arriva son tour, se retrouva tremblante, assise sur ses genoux. « Alors, tu as été sage ? Tu es sûre de ne pas avoir fait de bêtise ? » La petite fille, pétrifiée, prête à tout avouer, dit alors : « Si, Père Noël, j'ai fait une petite goutte dans ma culotte » Une violente émotion peut mener à tous les débordements... !

Fatiha, arrivée en France à neuf ans, était dans une classe de petits pour apprendre le français et bien sûr, elle entendait parler du Père Noël. Ses copines lui conseillèrent, comme elles le faisaient elles-mêmes, de mettre une lettre énonçant ses souhaits sous son oreiller. Mais, chez les musulmans, on ne fête ni la naissance de Jésus, ni le Noël des enfants. Elle fut bien sûr déçue, sauf une année où la Fête de l'Aïd (fête du mouton), tomba le même jour et où sa Grand-Mère lui fit cadeau d'un bracelet-montre. Quelle fierté de montrer à ses camarades qu'elle aussi avait un cadeau, et quel cadeau !

Nous étions trop petits pour aller à la Messe de Minuit, cela c'était l'affaire des adultes, mais

nous savions apprécier le repas amélioré de ce jour-là. Chez les Italiens, les mères cuisinaient des raviolis, cuisaient la poule et confectionnaient un gâteau, spécialité de Noël.

Riches ou pauvres, c'était la fête, la fête de Noël, une fête toute simple le plus souvent, familiale, malgré les difficultés matérielles de ces époques. Mais quelle belle journée c'était pour nous, les enfants !

*Souvenirs extraits d'une réunion de 1999.*

---

### LÉGION D'HONNEUR

---



Claudie Haigneré vient d'être nommée Commandeur de la Légion d'Honneur. C'est une distinction bien méritée au regard de tout ce qu'elle a déjà réalisé dans sa carrière : médecin, cosmonaute, ministre et actuellement à la direction de l'Agence de l'Espace Européenne.

Nous la félicitons sincèrement et sommes heureux pour sa famille, son mari Jean-Pierre, nos amis Paulette et André et leurs petits-enfants.





*André Combecy, dans sa chronique, nous narre d'une plume talentueuse, la suite de ce conflit dont vous trouverez ici des extraits.*

« La séparation de Neuilly-sur-Marne et de Neuilly-Plaisance était inscrite sur le terrain. Une étendue de champs de culture

de deux kilomètres de largeur sépare les deux agglomérations. Cette séparation se traduisait aussi nettement par le caractère et la nature des habitants. Le vieux Neuilly, comme on l'appelait alors, avait une population sédentaire et agricole, le jeune Neuilly était composé d'employés, de commerçants, de citadins ayant quitté Paris quant à leur habitation mais y gardant leurs occupations et s'y rendant pour leur travail. Il en résultait une différence totale de mentalité et de comportement social et administratif.

Si la logique plaquait victorieusement pour une séparation nécessaire, il fallait encore compter avec les pouvoirs publics et l'administration toujours prudente et lente. Les enquêtes, les rapports, les délibérations à tous les échelons administratifs et exécutifs forment un long cortège qui, fort heureusement, dans la circonstance ne fut pas comme il arrive souvent... d'enterrement ! Pendant que les dossiers de l'affaire qui grossissaient à chaque étape, voyageaient au fil des mois et des années entre Neuilly, Pontoise, Versailles et Paris, on se déchirait à belles dents sur le territoire litigieux. Témoin, ce petit extrait d'une protestation d'un certain Monsieur PIVERT accusé par un de ces courageux concitoyens, dissimulé sous le pseudonyme de Jean de l'Aunis, de n'avoir pas signé la pétition d'Avron pour le rattachement à Neuilly-sur-Marne. « Pour en finir avec Jean de l'Aunis, que je considère comme un crétin doublé d'un méchant, etc... », écrivait-il !

En lisant les feuilles jaunies des journaux locaux de l'époque, on peut aussi se rendre compte qu'il n'y a pas grand-chose de changé sous le soleil en matière d'objectivité de l'information. Il y avait à cette époque, quatre journaux dans la région : « l'Echo du Raincy », « Est-Banlieue », « l'Avenir de Pontoise », et « le Canton », naturellement d'opinions politiques divergentes et non moins naturellement soutenus, épaulés et faisant campagne pour des groupements d'intérêts locaux différents. Or, si vous consultez chacun de ces organes sur un fait identique, il vous est à peu près impossible, sauf à faire une cote mal taillée, de déceler la réalité.



Il est alors nécessaire d'aller aux sources en consultant les comptes-rendus officiels des Assemblées. C'est ainsi que l'on peut lire dans « L'Est-Banlieue » du 16 mai 1886 : « De plus, les habitants d'Avron ont déclaré, à l'exception de Pivert, qu'ils ne voulaient pas faire partie de la section de Neuilly-sur-Marne » Or, la pétition faite le 22 juillet 1885 à Avron, et qui recueillit 68 signatures, est une protestation énergique et fortement

motivée contre le rattachement d'Avron à la 2ème section électorale, c'est-à-dire Neuilly-Plaisance, donc implicitement une demande de représentants directs d'Avron dans le Conseil Municipal de Neuilly-sur-Marne ou à défaut, un rattachement à la section de Neuilly-sur-Marne. En réalité, dans cette lutte entre les deux Neuilly, Avron a toujours été un enjeu et un appoint et en définitive, ses intérêts furent sacrifiés car il n'était pas encore assez fort pour les faire triompher lui-même.

L'unité était loin de régner dans les syndicats dont le groupement constituait Neuilly-Plaisance. Les habitants qui se considéraient

comme des anciens parce qu'ils étaient là depuis 4 ou 5 ans, reprochaient aux nouveaux arrivants qui voulaient avoir voix au chapitre, de ne pas connaître le pays ! Ceux-ci reportaient comme ce correspondant d'une chronique locale : « Je mets en fait qu'un séjour de trois mois suffit amplement à un homme d'une intelligence moyenne pour se faire une idée très nette des charges, des droits et des aspirations de la Commune tout entière » Perpétuelle histoire de nos cités à populations mouvantes.

En réalité, Neuilly-Plaisance, tout en n'osant pas rejeter l'autonomie, en avait un peu peur. Au fond, détenant la majorité au sein du Conseil Municipal de Neuilly-sur-Marne, sa situation était assez confortable. Aussi, au cours de la réunion du 2 juillet 1885 pour le compte-rendu de mandat de ses Conseillers, l'un deux, M. Puille, démontre-t-il preuves et chiffres en main que Neuilly-Plaisance a tout intérêt à rester encore quelques années dans le statu quo. Mais



les passions politiques et partisans, toujours sous-jacentes dans les groupements d'apparence administrative, émergeaient fréquemment pour réclamer la séparation et l'érection en Commune. Et la peur de ne pas paraître un vrai républicain, en soutenant la thèse de la sagesse et en préconisant de demeurer encore un temps avec Neuilly-sur-Marne qui passait pour être affreusement réactionnaire, faisait ajouter par ce même M. Puille : « Toutefois, si les électeurs veulent la séparation, les conseillers appuieront énergiquement l'érection en Commune. Mais alors, s'il y a de lourdes charges, il ne faudra pas en faire retomber la responsabilité sur les conseillers. » Et le vote intervint : 45 voix pour le maintien du statu quo – 44 contre – 3 bulletins blancs ? Neuilly-Plaisance était encore bien indécise et bien divisée.

L'enquête eut lieu en juillet 1885. Elle ne portait que sur la modification du sectionnement électoral. Les conseillers de Neuilly sur Marne firent une campagne acharnée pour obtenir qu'Avron fut érigé en section électorale distincte avec deux Conseillers, ce qui aurait apporté une majorité trop partielle. Mais le 20 août 1885, le Conseil Général ne suivit pas M. Brinard, le porte-parole et le défenseur de cette thèse. L'Assemblée départementale se rallia à l'opinion du Docteur Vermeil, Conseiller Général du Raincy, qui appuya son argumentation sur l'absence de route entre les deux localités. Faute d'avoir entretenu la voie seigneuriale qui reliait autrefois le Château d'Avron à l'Eglise de Neuilly sur Marne, Avron rata son autonomie. Le Préfet avait d'ailleurs pris position en faveur du maintien du statu quo et le Conseil décide qu'il n'y a pas lieu de modifier l'état de choses actuel.

Mais, la séparation faisait son chemin et l'Administration penchant en sa faveur, sa réalisation n'était plus au fond qu'une question de temps et de procédure... » A.C.

*Le sort de notre village, comme vous le voyez faisait l'objet de convoitise et de polémiques. Ce n'était pourtant qu'un pauvre hameau pas riche et peu habité, mais nous pesions malgré tout assez lourd dans la balance au cours de cette querelle entre les deux Neuilly, le Vieux et le Jeune. Histoire passionnante, bien que nous en connaissions la fin, mais on peut toujours rêver ! Que se serait-il passé si nous avions gagné notre indépendance ?*